

## **Dans la tourmente – Patricia Anglès d’Auriac**

Lorsque mon train arriva Gare du Nord, je fus transporté par un élan puissant et exaltant de liberté. J’étais soulagé de fuir enfin le carcan de ma vie londonienne et j’étais surtout très excité de la revoir.

J’avais passé tout le trajet à repenser à notre rencontre, à la magie de la nuit que nous avions passée à Lausanne à la fin du séminaire. Nos regards s’étaient croisés dès son arrivée. J’avais noté ses grands yeux verts perçants, sa longue chevelure rousse, avais détaillé ses formes arrondies sous sa tenue décontractée mais néanmoins élégante, puis je m’étais demandé si elle était la nouvelle recrue dont on m’avait parlée, qui venait de rentrer du terrain et d’intégrer le groupe de presse que je dirigeais alors. Au cours de la semaine, c’est elle que j’allais voir pendant les pauses pour me distraire des employés lèches-cul qui me paraissaient ternes face à elle. Je sentais l’attraction que je suscitais chez elle et, de mon côté, j’étais charmé par son accent français, par son passé de reporter de guerre qui lui donnait un certain détachement sur les affaires qui nous réunissaient. Je ne m’attendais pas à ce que ce jeu de séduction me mène vraiment jusqu’à son lit, et n’aurais jamais cru qu’il me conduirait à Paris.

Trois mois après, j’arrivai dans la capitale de l’Amour... En sortant du hall de la gare, je fus ébloui et ravi par la lumière : Paris était ensoleillé en Novembre alors que j’avais quitté Londres sous la pluie.

En la voyant adossée à sa voiture avec son sourire malicieux, je courus vers elle comme un adolescent transi qui sèche les cours pour retrouver sa douce en secret.

Dans nos emails qui s’étaient enchainés à notre retour de Suisse, elle m’avait dévoilé qu’elle ne pouvait en rester là, qu’une telle nuit en appelait une autre et m’avait invité à venir la rejoindre à Paris. J’avais été en partie amusé, émoustillé de lui plaire, de susciter tant de ferveur, mais étais également embarrassé par son refus de tenir compte de ma situation. Au cours de la nuit, je l’avais informée que j’étais marié lorsque nous étions allongés côté-à-côté et encore tout en sueur de nos ébats – elle n’avait visiblement pas remarqué mon alliance. Je me suis demandé plus tard si le besoin que j’avais eu de le lui dire était un garde-fou ou si j’avais voulu qu’elle porte avec moi la responsabilité de cet acte qui me rendait coupable d’adultère. Par la suite pourtant, je devais lui rappeler que j’étais engagé, que j’avais une

morale à respecter - qui certes s'opposait à mes besoins et frustrations, que j'avais un devoir de père et d'époux. Je luttai contre mes démons intérieurs qui me poussaient à m'abandonner à mes pulsions tandis qu'elle insistait et que je voulais rester l'homme intègre et responsable que j'étais au moins en apparence. Elle s'évertua avec passion à me convaincre, par toutes sortes d'arguments inattaquables, que je devais céder à son désir et au mien ; elle jouait de ma faiblesse animale, s'opposait à ma résistance et à ma fausse vertu, à mon éducation, au poids de la religion ou des mœurs qui n'avaient, selon elle, aucun socle invincible. Au-delà du souci de préserver ma sérénité morale ou familiale, ce que je lui taisais était l'angoisse de perdre ma situation et mon confort de vie. Elle s'entêta à m'imaginer libre comme elle. Face à tant d'enthousiasme, je finis par rendre les armes et trouver un prétexte pour venir passer vingt-quatre heures à Paris. Je réservai une suite afin d'éviter le risque d'être captif dans son appartement, de ne pas réussir à en repartir. Ces limites posées, je m'autorisai cette excursion loin du foyer dont j'étais prisonnier et arrivai à Paris, enfin libre - pour un temps.

De notre hôtel suspendu dans les hauts de Montmartre, Paris s'étendait sous nos yeux émerveillés : le dôme des Invalides illuminait la ville, le Musée Pompidou l'égayait, la Tour Eiffel trônait, je planais. Transportés vers ces hauteurs et par la joie des retrouvailles, nous succombâmes enfin à nos désirs contenus depuis des semaines. Je m'abandonnais au plaisir sans plus de retenue. Je jubilais aussi de combler enfin une femme et d'en récolter les éloges : dans le miroir de Narcisse qu'elle me renvoyait, il me semblait qu'elle me regardait comme si j'étais un dieu alors que je souffrais depuis tant d'années de n'inspirer à ma femme que dégoût et rejet. Comme au cours de cette nuit extraordinaire, le dernier soir du séminaire où je m'étais invité avec audace dans sa chambre, un peu craintif toutefois qu'elle me ferme la porte au nez, elle m'offrit à nouveau ce jour-là son désir et son corps avec ardeur, m'enveloppa de tendresse, de douceur et de sensualité et électrisa mes sens jusque-là endormis par des années de froideur conjugale. J'étais avec elle un autre homme.

Après les charmes de son corps, ceux de Paris me semblèrent plus désirables encore qu'auparavant. Nous déambulâmes le long des quais de Seine, de Saint Michel à l'île Saint-Louis, dont les pavés foulés par des siècles d'histoire avaient le pouvoir si romantique de nous emporter hors du temps. Les places, les cafés, les fontaines me séduisirent tout autant que les Parisiennes envoûtantes. Entraîné dans ces ruelles enchanteresses, je me délectai de sa conversation comme de sa cité, tandis qu'elle me racontait ses missions et ces conflits couverts sur tous les continents, du Soudan à l'Afghanistan, du Sri Lanka à la Syrie. Je

voyageais avec elle, et Paris, ses monuments et sa foule, semblaient me protéger des risques qu'elle avait pris.

Près du Canal Saint Martin, la ville me dévoilait ses autres appareils, je fus même tenté de m'installer ici à jamais. Au cours du déjeuner, quand je lui demandais pourquoi elle n'allait plus sur le terrain, elle m'annonça sans détour qu'elle avait trente-cinq ans et voulait maintenant des enfants. Je trouvais incroyable qu'elle ait jeté son dévolu sur moi qui avait quinze ans de plus et déjà une famille. Elle semblait avoir lu dans mes pensées car me répondit illico qu'elle ne cherchait pas un amant mais qu'elle avait la certitude que nous étions faits l'un pour l'autre, que dès qu'elle m'avait vu, elle avait su que j'étais celui qu'elle cherchait. Je fus abasourdi. J'essayais d'intégrer ce qu'elle venait de dire. Quel paradoxe entre cette naïveté bien juvénile et son métier qui l'avait fait approcher des combattants de Daesh, du PKK, des talibans ! Je compris finalement, non sans un certain trouble, que c'était le même idéalisme passionné qui conduit des journalistes de guerre à s'enflammer pour l'Amour et à défendre les victimes innocentes d'un combat. Quoi qu'il en soit je ne pouvais rien lui donner en retour. Je restais silencieux. C'est alors qu'elle éclata de rire : elle avait voulu me faire peur – c'était réussi. Elle se reprit : bien sûr que non, ce n'était pas ce qu'elle ressentait ni ce qu'elle espérait de moi. J'étais dubitatif : où était la vérité ? Une brèche s'était ouverte entre nous, qu'elle s'efforça de faire disparaître par une légèreté sur laquelle je posais aussi mes soupçons. Nous retournâmes passer l'après-midi à l'hôtel où j'oubliai un temps cette scène, pris par l'excitation charnelle sans plus me soucier de grands sentiments. Mais aussi envoûtantes que furent ces quelques heures, le doute demeurait, lancinant. Il ne me quitterait plus jusqu'à la fin. J'étais envahi d'une étrange inquiétude qui se mêlait à la honte d'être là, aux remords et à la culpabilité de tromper ma femme désormais, mais surtout, j'avais peur, je crois, de me trouver piégé. Était-elle vraiment amoureuse de moi ? Si oui, lui avais-je laissé croire quelque chose de possible entre nous ? Nos échanges de mails jusque-là n'impliquaient à mes yeux que peu ma responsabilité : ce n'étaient que des mots, des fantasmes qui n'avaient qu'un rapport distant avec la réalité. Venir la retrouver, en revanche, laissait imaginer que je pouvais m'engager davantage avec elle. Soudain je pris conscience que je ne m'étais pas protégé durant nos rapports et eus la frayeur de penser qu'elle était peut-être enceinte ou que c'était ce qu'elle prévoyait – n'avait-elle pas évoqué son désir de maternité ? L'oppression m'envahit, je devais la quitter, oublier mes désirs obsédants et le lui annoncer. Je la pressai de sortir de l'hôtel pour aller dîner, bien qu'il fût encore tôt, afin de fuir au plus vite notre huis-clos, se noyer dans la foule qui pourrait peut-être apaiser mes tourments.

Après un repas à la Bastille, nous nous attablâmes à une terrasse proche de République. Je cherchais comment lui dire que notre histoire s'arrêterait là. A peine avait-on commandé un verre de vin qu'une détonation retentit, éraflant nos tympanes. Je crus devenir sourd : le brouhaha autour de nous cessa. L'image devant moi se déchira avec une violence qui échappait à toute compréhension. C'étaient des tirs qui semblaient venir de toutes parts - un homme armé... ou peut-être plusieurs, tout s'embrouilla. Des corps tombaient, il y avait de la fumée, du sang qui jaillissait, des mouvements, des chutes, des débris, les ténèbres, les lumières, le silence, le vide, la terreur. Je ne vis plus alors que son corps effondré sur le sol tandis que peu à peu me revenaient assourdis quelques sons, des tirs saccadés se mêlant aux hurlements de mes voisins. J'étais prostré, ma pensée n'avait rien assimilé, tout s'était arrêté. Je voyais juste qu'elle était allongée à mes pieds, et le sang dans lequel elle gisait. Je me levai alors et me mis à courir vers une rue adjacente sans pouvoir m'arrêter. Je suis bien incapable aujourd'hui de me rappeler si cette rue était vide ou s'il y avait du monde, si j'étais seul au milieu des morts dans ce champ de bataille ou si l'on s'agitait et tentait de ramener les corps à la vie, ou si d'autres fuyaient, comme moi, pour essayer de sauver leur peau. Mon corps fonctionnait mais mon esprit était vide, dépeuplé, totalement inhabité. J'appris par la suite qu'il s'agissait d'un phénomène de dissociation, quand l'esprit, anéanti par l'effroi, se sépare du corps pour le laisser seul agir ou s'immobiliser. Je ne sais pas combien de temps je courus, encore et encore, tournant au hasard des avenues, traversant les passages sans un regard pour la circulation, jusqu'à ce que soudain je percute une voiture. Projeté contre ce que je reconnus être un taxi, je me remis sur pied, ouvris alors sa portière et montai à bord. A l'abri dans l'habitacle, je compris que le chauffeur attendait de savoir où j'allais. Je ne sais par quel miracle je me remémorai l'adresse de l'hôtel et ne revins à moi que lorsqu'il s'arrêta pour me dire que j'étais arrivé. Je payai et sortis sans un mot. Dans le hall je me précipitai vers l'ascenseur la peur au ventre - je craignais à chaque instant que tout saute. J'appuyai frénétiquement en entrant sur le bouton de mon étage, courus dans le couloir pour atteindre ma chambre, y entrai au plus vite, arrachai mes chaussures, me jetai sur le lit, éteignis. Mon cerveau à la même seconde s'arrêta- je fus surpris, en y repensant plus tard, de la vitesse à laquelle, pourtant pris par l'horreur à cet instant, je m'endormis.

Quelle heure était-il quand je découvris que j'étais assis sur le lit, éberlué ? Je la voyais, là, devant moi, étendue et inerte, du sang dans la bouche, son regard fixe qui pourtant semblait me supplier. Avais-je fait un cauchemar ? J'étais habillé et en sueur, la place dans le lit près de moi était vide. Je me rappelais maintenant d'où venait cette image obsédante, elle au sol

ensanglantée et figée. J'allumais la télévision, discernai sur chaque chaîne des véhicules de secours, entendis des sirènes, compris certains mots : « attentat terroriste » ! Pendant quelques secondes, j'espérais puis craignais de la voir à l'écran, j'éteignis. Je me levai pour chercher mon téléphone – quinze appels en absence! J'essayais vainement de remettre en ordre mes esprits : j'étais à Paris, ma femme à Londres me croyait en voyage d'affaires, je venais retrouver ma maîtresse, qui sous mes yeux, je crois, avait reçu une balle. Etait-elle encore là-bas ? C'était avant, c'était hier, je crois. Ou peut-être que je n'y étais pas. Avais-je dormi ici ? Combien de nuits ? Il fallait que je rentre maintenant. Mon train était à dix heures, il faisait encore nuit dehors. Le regard embrouillé, je déchiffrai l'heure sur mon écran : il n'était que cinq heures, que faire ? Dormir ? Appeler ? J'allais vers la salle de bain – nous avions pris une douche elle et moi ici l'après-midi, avant la terreur. Je devais me laver, oublier ce qui c'était passé, qu'elle avait existé. Elle était morte peut-être. Ou blessée? J'enlevai mes vêtements, laissai couler l'eau, m'affaissai contre la paroi, attendis sous le jet que tout puisse disparaître avec moi, et elle surtout et l'effroi. Je ne sais pas combien de temps je restai sous l'eau. En sortant de la douche, je regardai mon visage dans la glace, était-ce moi ? Je découvris dans le reflet ses affaires sur une chaise – qu'allais-je faire de son sac ? Je m'habillai de ce qu'il restait de propre dans ma valise, pris au sol mes vêtements entachés - du sang : le sien ? Je les mis en boule dans son sac, rassemblai mes affaires, refermai mes bagages. J'ouvris les rideaux sur Paris qui ne s'était pas endormi, me posai sur le lit, regardai à nouveau mon portable : six heures - cinq à Londres - je ne pouvais pas appeler, et que dire ? J'écrivis un message: « tout va bien, je dormais, c'est terrible à Paris, je prends mon train bientôt ». J'ouvris ma boîte mail : avec une froideur qui m'étonna moi-même, je supprimai ses emails qui m'avaient pourtant ému mais aussi entraîné jusqu'à elle, jusqu'ici, dans l'horreur.

Je pris mes affaires, les siennes, descendis pour payer, commandai un taxi. Arrivé Gare du Nord, je laissai son sac sur un trottoir près d'une poubelle déjà pleine. Je m'arrêtai dans un café, regardai BFM sur l'écran dans la salle – le déroulé des événements paraissait irréel – c'était ce qu'il s'était passé ici la veille, il me semblait inconcevable que j'y eusse été également, et avec elle de surcroît, elle y avait été sans doute, mais moi j'étais à l'hôtel, je dormais, je crois.

Les dernières heures avant le départ de mon train furent interminables. La gare presque déserte devenait effrayante. Enfin je montrai mon passeport, passai les barrages de sécurité – allait-on me laisser rentrer ? Etais-je un criminel de l'avoir laissée là ? Mais non, je ne l'ai pas

tuée, ce n'est pas moi le terroriste, et je ne l'ai pas abandonnée, je la connaissais à peine ! Ca n'avait pas existé, ce n'était qu'un mauvais rêve. Et de toute façon j'allais la quitter.

Je montai enfin dans le train, je laissai Paris derrière moi, j'allais enfin rentrer, tout cela était fini, j'allais à nouveau être libre.